

catholicisme est contredit par les faits historiques ; il ne saurait se justifier non plus sous le rapport doctrinal.

Envisageons d'abord ce dernier côté de la question.

Si, de sa nature, le principe traditionnel de l'Eglise catholique enrayait le progrès, c'est dans nos ordres religieux, où l'on pratique les conseils évangéliques, qu'il faudrait prendre sur le vif l'immobilisme, et voir la force d'inertie, la plus puissante de toutes, s'opposer au mouvement économique, aux aspirations légitimes de la nature humaine, à la félicité terrestre du chrétien.

Or, l'histoire des sociétés modernes nous apprend que les monastères précisément ont été, dès leur origine, non seulement des centres de culture intellectuelle, mais aussi d'excellentes écoles de progrès technique. Les moines, les premiers, ont défriché les forêts, desséché les marais, enseigné l'agriculture. Dans leurs monastères, ils formaient des architectes, des peintres, des sculpteurs, des orfèvres, des relieurs, etc. A partir du XI^e siècle, les règles monastiques contiennent des statuts relatifs à la formation technique des *conversi fratres barbat*. Il y est fait mention, entre autres, des *officina diversarum artium*, par exemple du *molendinum* et du *pastinum*. Souvent, elles renferment des chapitres entiers sur les diverses industries, comme par exemple celui *De fratribus factoribus* et celui *De fulonibus*.

On voit que l'amour des biens éternels et le renoncement aux jouissances sensuelles n'excluent nullement le progrès technique et matériel. L'Eglise catholique ne poursuit pas le développement économique ayant tout, mais elle contient les désirs de l'homme dans les limites du devoir, et le devoir commande de rechercher également, comme moyen et condition du perfectionnement moral, le bien-être, les richesses, le bonheur familial, toutes choses voulues du Créateur.

Le renoncement chrétien et catholique, l'empire sur soi-même, la répression de l'égoïsme, loin de préjudicier à la cause du progrès, sont au contraire un véritable *facteur économique* indispensable, surtout à une époque comme la nôtre où le sensualisme le plus éhonté célèbre ses orgies et ne pense qu'à transformer aussitôt en jouissances les pénibles conquêtes de l'activité humaine. C'est le souci exclusif de la vie présente, la fascination des richesses et du plaisir, l'épicurisme moderne, qui, en épuérant les énergies naturelles, entravent infiniment plus la marche de la civilisation que ne le fait la résignation catholique. Cette résignation n'est donc pas seulement la base d'une vie vertueuse, elle est en même temps aussi une condition de stabilité et de continuité pour la production des richesses et le bien-être. C'est aussi de cette considération que s'inspire l'économiste quand il s'élève contre les dépenses improductives, le luxe et les débordements du vice.

Le penchant immodéré au plaisir est, l'on en conviendra sans peine, l'un des plus grands obstacles aux occupations sérieuses et suivies. En revanche, la modération en toutes choses est un des facteurs essentiels du développement normal des facultés physiques et intellectuelles ; elles les maintient en équilibre. De là résulte, pour les nations comme pour les individus, un ensemble de qualités qui constituent, dans la bienfaisante lutte pour l'exis-